

CENTRE NATIONAL DES ARTS  
THEATRE FRANÇAIS

Denis Marleau, directeur artistique

06/07



Photo © David Clermont-Bérique

# PEEPSHOW

Studio du 29 novembre au 2 décembre à 20 h

Texte, mise en scène et interprétation **Marie Brassard**



CENTRE NATIONAL DES ARTS  
NATIONAL ARTS CENTRE

**Peter Herrndorf**  
Président et chef de la direction

# PEEPSHOW

Texte, mise en scène et interprétation **Marie Brassard**  
Musique live et conception sonore **Alexander MacSween**  
Dramaturgie **Daniel Canty**  
Scénographie et éclairages **Simon Guilbault**  
Assistance à la mise en scène **David Clermont-Béique**  
Direction de production et direction technique **Richard Desrochers**  
Régie son **Steve Marsh**  
Régie lumière **Christian Gagnon**  
Assistance à la scénographie **Véronique Bertrand**  
Montage des images **David Clermont-Béique, Anne Faubert et  
Martin Morissette**

Perruque **Cybèle perruques inc.**  
Agent de tournée **Menno Plukker Theatre Agent Inc.**  
Direction de tournée **Sarah Rogers**

Une création d'**Infrarouge** en coproduction avec le **Théâtre français du Centre national des Arts**, le **Festival de théâtre des Amériques**, **Harbourfront Center Toronto**, **Wiener Festwochen**, **Spielzeiteuropa/Berliner Festspiele**, **Göteborg Dance & Theatre Festival**

*Peepshow* a été créé dans le cadre d'une résidence à l'Usine C.

La tournée de ce spectacle est rendue possible grâce à l'aide du Conseil des arts et des lettres du Québec.

La compagnie Infrarouge tient à remercier You Theatre, Michel Bernatchez et Anica Koprivec.

Durée de la représentation **1 h 25, sans entracte**



Photo © David Clermont-Béique

## LES VOIX DU DÉSIR

Message du TF

Avec *Peepshow*, le Théâtre français du CNA et son public poursuivent leur relation artistique avec Marie Brassard après avoir présenté les deux premières créations de cette artiste qui, depuis les cinq dernières années, connaît un important rayonnement international : *Jimmy, créature de rêve* en décembre 2002 et *La Noirceur* en novembre 2003. Par la singularité formelle de sa pratique théâtrale, Marie Brassard explore des territoires inconnus : car pour dire le monde nouveau, il faut de nouvelles formes, sinon ce n'est qu'un jugement du nouveau par ce qui est convenu, consensuel.

Un travail – de plus en plus complexe et sophistiqué dans chacun de ses spectacles – sur la transformation électronique de la voix lui a permis d'incarner un

personnage qui circule d'un songe à l'autre chez divers individus (*Jimmy, créature de rêve*), puis de radiographier la transformation d'un immeuble industriel en loft d'artistes, puis en condominiums de luxe (*La Noirceur*), puis de créer cette multitude de voix gigognes et parallèles qui constituent l'armature de *Peepshow*.

Elle est là, en robe rouge et lunettes noires. On ne sait si elle est dehors ou dedans : il y a au fond de la scène une clôture de planches (sur laquelle s'animent parfois d'inquiétantes projections) et le sol est recouvert de tapis *shag*, à moins que ce ne soit de mousse, ou de fourrures, ou de peaux mortes... Une voix de fillette nous parvient par cette femme écarlate à laquelle Marie Brassard prête son corps et sa bouche (*ses bouches*), la voix d'un Petit

Chaperon rouge à laquelle répondra bientôt, toujours par la même bouche, la voix grave et résonnante du Loup.

En fait, le spectacle parle à travers le corps de Marie Brassard, dont la voix voyage entre narration et incarnation(s), voix qui semble s'être nourrie d'histoires de désirs, d'amour, de sexe et de fantasmes, histoires où le lien entre les êtres passe du chagrin au bonheur, de la douleur au plaisir.

À travers cet homme et cette adolescente qui jouent à cache-cache la nuit dans les rues de la ville, à travers ce couple d'hommes au bord de la rupture, à travers celle qui, ayant sauvé un chien, se retrouve en laisse et qui aime ça, à travers celle qui empêche une plaie de se refermer car la douleur physique est la seule chose qui puisse dialoguer avec la douleur de la perte, la narratrice se perd dans cette cité des solitudes. Car c'est la chose terrible qui sous-tend les

À chaque seconde, des milliers de personnes tombent en amour, des milliers d'autres cessent d'aimer. Certains amorcent à nouveau le cycle du désir, du fantasme, du sexe et de la désillusion. D'autres retombent dans l'abîme de la douleur, impuissants à rompre le fil qui les relie à l'être aimé.

Encore et encore, avec les baisers et les coups, la douleur et le plaisir, le film se répète avec ces êtres solitaires qui évoluent en parallèle.

transformations de la raconteuse : il n'y a pas pour un être humain de lieu plus solitaire que son propre désir. Et si l'objet du désir s'incarne, c'est une incarnation imparfaite, transitoire, l'illusion d'une illusion. Et c'est là où le désir s'accrole à cette terrible définition de l'amour qu'a donnée le psychanalyste Jacques Lacan : « *Donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.* »

Un peep-show est un lieu de solitude où l'on se cache dans l'espoir que, dans le défilé des images, se révèle celle de notre désir. *Le Peepshow* de Marie Brassard, en arrimant à travers chacune de ces voix désir, sexe et âme, nous fait ressentir le poids humain de chacune de ces solitudes, tout en nous disant que toute quête est vaine, mais que c'est dans cette solitude même que nous pouvons tous nous reconnaître et nous sentir, grâce à *Peepshow*, moins seuls.

### **Le Théâtre français du CNA**

Parfois, lorsqu'ils défient les règles, certains d'entre eux se laissent surprendre par les sentiments étonnants provoqués par la pureté d'un moment, d'une rencontre brève.

Alors, une porte peut s'entrouvrir, révélant en un éclair un territoire inexploré et attirant.

### **Marie Brassard**

## LE TF EN BREF

---

### Prix du Cercle des critiques de la capitale 2005-2006

Le 31 octobre dernier, la section française du Cercle des critiques de la capitale (CCC) – le chapitre régional de l'Association des critiques de théâtre du Canada (ACTC) – a annoncé par voie de communiqué les lauréats de ses prix pour la saison théâtrale 2005-2006. Parmi les quatre prix, on retrouve trois productions de la saison 2005-2006 du Théâtre français du CNA. C'est à l'unanimité que le prix du Meilleur spectacle local a été attribué à *La Société de Métis*, de Normand Chaurette, dans une mise en scène de Joël Beddows. Cette coproduction du Théâtre la Catapulte, du Théâtre français du CNA, du Théâtre Blanc et du Théâtre français de Toronto a été créée au CNA du 23 au 26 novembre 2005. Dans la catégorie Meilleur spectacle de l'extérieur d'Ottawa/Gatineau, le Prix du CCC a été remis au spectacle solo de Robert Lepage *Le Projet Andersen*, qui a été présenté au CNA du 28 mars au 1<sup>er</sup> avril 2006. Puis le prix de la Meilleure interprétation dans un spectacle de l'extérieur a été attribué à Marcel Bozonnet pour « *la grande finesse de son orchestration vocale et corporelle* » dans *La Princesse de Clèves*, d'après le roman de M<sup>me</sup> de La Fayette, une production présentée en exclusivité nord-américaine au CNA du 21 au 24 septembre 2005.

### Prix de la critique 2005-2006 de l'AQCT

L'Association québécoise des critiques de théâtre (AQCT) a annoncé le 24 octobre dernier les lauréats de ses Prix de la critique pour la saison 2005-2006. Dans la catégorie Montréal, le Prix de la critique a été remis au spectacle *Tout comme elle*, d'après Louise Dupré, mis en scène par Brigitte Haentjens (Sibyllines et Usine C). Cette œuvre théâtrale et chorale mettant en scène cinquante actrices a été présentée au CNA du 31 octobre au 4 novembre 2006. Dans la catégorie Québec, le Prix de la critique a été remis ex aequo à *En attendant Godot* de Samuel Beckett, mis en scène par Lorraine Côté (Théâtre de la Bordée) et à *Jacques et son maître* de Milan Kundera (Théâtre du Trident et Théâtre Pupulus Mordicus). Rappelons que la production d'*En attendant Godot* du Théâtre de la Bordée prendra l'affiche au CNA du 12 au 16 décembre 2006.

### En exclusivité nord-américaine au Studio du CNA

Ne manquez pas du 31 janvier au 3 février 2007 *Oxygène* de la Cie Fraction de Bruxelles. Avec ce texte atypique du jeune auteur russe Ivan Viripaev, le metteur en scène bulgare Galin Stoev, trois acteurs et un D.J. nous livrent un spectacle-performance hors norme, perturbateur – état d'alerte d'une génération –, qui a littéralement pris d'assaut l'Europe. « *L'énergie du texte et l'authentique "drive" des acteurs sont tellement contagieuses qu'il est impossible d'y résister.* » – *Revue Itogui*

# LE LOUP DE BELLEVOIX

Texte de Daniel Canty

**P***eeepshow* est un conte d'amour perdu. Il débute en nous plongeant dans la gueule du Loup.

Un jour, le Loup dévore une petite fille, que nous appellerons Bellevoix parce qu'elle parle dans des accents innocents et clairs de tout ce qui est possible. Ce jour-là, Bellevoix quitte la maison de ses parents pour apporter des provisions à sa grand-mère malade. L'amour des familles reconforte, mais ce qui doit arriver arrive et la petite, qui est par trop aventureuse, s'attarde en forêt, pour se retrouver dans le lit du Loup, qui n'en fait qu'une bouchée. À quoi bon se satisfaire d'un repas de grand-mère quand il y a de la petite fille à manger?

Le conte a tout de même une fin heureuse. Bellevoix a survécu à la dévoration et continue de parler depuis les profondeurs du ventre de l'animal. Le Loup, qui pensait tous nous tromper, est pris à son propre jeu. Il devient un ventriloque involontaire. Bellevoix, qui n'est pas seule à s'être égarée en forêt et à se retrouver dans la gueule du Loup, recommence le récit, qu'on croyait fini, en empruntant leurs voix à tous ceux qu'il a dévoré.

Bien que le désir du Loup et la curiosité de Bellevoix soient infinis, leur faim n'est pas sans failles. Qui croyait manger est à son tour mangé, et une part de tout ce qui passe en eux continue de s'échapper. « *Peep* » désigne un petit regard, à l'affût

d'une reconnaissance, parfois rusé ou sournois, ou ce qu'on aperçoit, sans vouloir, en périphérie de la vision. « *Peep* » est également cette réaction de la voix, quand, dans le plaisir ou la surprise, la gêne ou la tension, elle échappe à notre contrôle et nous révèle. Ces réflexes, à demi volontaires, appartiennent aussi au registre de la séduction et de la jouissance.

Les voix de femmes, dans *Peepshow*, semblent être des modulations de celle de Bellevoix, et les voix d'hommes, des variations de celle du Loup. Suivons l'exemple de Bellevoix et revoyons les termes du récit. Bellevoix aurait tant grandi dans l'estomac du Loup qu'elle en serait venue à prendre la place de la narratrice, figure anonyme et mystérieuse entre toutes. La narratrice (savions-nous que c'était une femme?) revient dans tous les contes, et nous la suivons sans nous demander à quel pouvoir tient notre attirance pour elle, et d'où vient sa connaissance de tout ce que nous sommes tentés de savoir. Il fallait bien que le Loup, pour prendre le contrôle du conte, la dévore en premier. Mais Bellevoix est rusée, et elle réincarne la narratrice en empruntant les stratagèmes du Loup et en reprenant corps à travers Marie Brassard, déguisée dans une robe rouge, derrière des lunettes noires.

Les personnages et les décors de *Peepshow* existent avant tout dans la voix, dans les airs autour de la comédienne. En un sens, la scène

est nulle part, et il n'y a là personne. Le rideau d'un *peep-show* découvre un lieu intermédiaire et temporaire, aperçu momentané et aguichant d'un monde et d'une rencontre possibles. La scène de la pièce, avec sa chaise solitaire, son arrière-fond de planches dressées et son tapis à longs poils qui évoque la terre battue ou la mousse, existe à mi-chemin de la ville et de la forêt, dans un entre-deux mystérieux où on arrive en suivant le fil du désir et en perdant son chemin. Cet entre-deux est une ville moderne, alvéolée de chambres et de bars; plus loin, on rejoint l'école de la petite enfance et la maison familiale, puis une forêt touffue, peuplée d'animaux et de monstres, où il ferait bon disparaître, un soir d'été clair. Dans un labyrinthe souterrain, le Monstre du Dessous, qui rôdait sous le lit de l'enfance, attend depuis un temps immense qu'on mette fin à la solitude qu'on a inventé pour lui. Et, au-dessus du temps et de l'espace de nos vies, les étoiles font miroiter la promesse d'un autre monde, symboles d'un destin dont nous pourrions enfin assurer le sens.

La forêt-ville-labyrinthe de Bellevoix est un monde où l'amour ne se reconnaît plus, et tente de retrouver son image parmi les variations et les réflexions du désir. Nous pouvons tous nous perdre dans cet espace à demi-jour, égarés au milieu de nos vies. L'amour y est une apparence fuyante qu'on guette du coin de l'œil, en espérant la rejoindre ou à jamais l'oublier. À l'origine et à la fin de la narration morcelée de *Peepshow*, il y a cette question : où va l'amour perdu, et où se retrouve-t-il? Nous

suivons Bellevoix, qui a quitté le foyer familial — le premier amour est toujours celui des familles —, qui s'est perdue en forêt, s'est enfoncée dans la nuit des villes et des bars, a connu l'amour véritable et sa perte, et qui s'est retrouvée dans le labyrinthe des désirs sans issue, où les temps de la vie et du cœur s'emmêlent. Sa vie, vue du ciel, se fracture au point de fuite de l'amour, et Bellevoix est notre Ariane, déroulant sa pelote emmêlée à travers les ruines du désir.

La faim du Loup a beau être un gouffre sans fond, il est toujours possible de s'en sortir : il suffit de reprendre le fil du conte, et de parler à sa place. Le désir de Bellevoix, qui nous guide à relier l'émiettement des récits en une constellation cohérente, est celui de *sortir du monde*, d'aller à la rencontre de l'autre et de *sortir de soi*, pour affronter sa solitude et *s'en sortir*. S'abandonner au conte de *Peepshow*, c'est accepter, jouissivement, que le monde soit sans issue. Car il n'y a aucune sortie possible à ce qui est pour nous sans dehors — nous ou le monde, l'espace ou le temps, l'amour ou sa perte — mais le frisson de l'aventure est indéniable. L'intuition d'une autre vie, credo innocent et jouissif de Bellevoix, réaffirme le pouvoir de la fiction de nous entraîner aux limites du monde pour effacer, à chaque fois qu'elle approche, la FIN.

Daniel Canty est écrivain et réalisateur. Il a collaboré à *Peepshow* à titre de dramaturge.

# « PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS... »

Texte de Marie Claire Lanctôt Bélanger

Les enfants ne se lassent pas de l'infinie répétition du récit des contes de fées. Jour après jour, soir après soir, sans déroger à la trame, il leur faut réentendre ou relire la même histoire, retrouver la même forêt mystérieuse, le même monstre du lac, rencontrer les mêmes êtres étranges, éprouver le même frisson. Toutefois, la fascination pour les contes n'est pas l'apanage des enfants. Comme pour les mythes, les fables et les légendes, chacun puise dans ces narrations pour y trouver quelque chose qui, autrement, lui échappe. Quelque chose qui s'est enfui, perdu ou rangé dans le grenier poussiéreux de la mémoire. Ainsi en est-il de ces récits qui nous replongent au cœur des terreurs infantiles : la peur du noir, la peur des monstres, la peur des fantômes, celle des revenants. Ou encore celle de l'étranger. S'y repère le tressaillage du désir avec l'interdit. Ces histoires où la peur s'étaye sur le désir gardent le secret de cet intime frémissement de l'âme.

La mise en scène de différentes modulations du désir, de différents destins s'expose, à peine voilée, à travers *Le Petit Chaperon rouge* : dévoration, voyeurisme, séduction, perversion, masochisme voisinent la détresse de l'abandon et de la perte. Les histoires de dévoration troublent toujours. Elles se jouent sur le fond du premier besoin et du premier plaisir d'être nourri, sur le mouvement d'avaler tout rond; sur l'avidité éprouvée à la suite de manques, de carences, ou encore projetée sur l'autre qui manifesterait trop fort son désir et son rapprochement. L'abjection autant refoulée qu'excitante et l'explosion haineuse qui surgissent dans le dévorer/être dévoré – comme dans le rendre, vomir – peuvent devenir difficiles à supporter autant qu'impossibles à éluder. On y revient sans cesse. On est le loup ou l'enfant, l'enfant et le loup. On tente de comprendre, de maîtriser. Ainsi, au premier récit de Perrault, les frères Grimm ajouteront des chasseurs qui viendront ouvrir le ventre du loup pour y retrouver, vivantes, la grand-mère et la petite fille. Mais quand le chasseur est absent, la petite fille, tout de rouge vêtue, devra affronter, seule, la sexualité qui, par les désordres internes qu'elle génère, s'avère inquiétante. Par exemple, elle pourra trouver grisant de lire la pointe du désir dans le regard de l'autre, de sentir le pouvoir que donne le fait d'être désirée et de frôler, sans s'y faire prendre, ce qu'elle « intuitionne » déjà comme plaisir et comme danger. Quelquefois, autant par curiosité que par naïveté – le Petit Chaperon rouge ne se déshabille-t-elle pas pour entrer dans le lit, à côté du Loup –, elle tombera directement dans le piège du séducteur. Ne se contentant plus de se laisser suivre dans les rues et les ruelles, elle entrera dans des maisons où, devant un Loup doucereux, elle se prêtera à des pratiques sexuelles multiples et excitantes mais dont l'issue, pour elle, ne sera pas souvent satisfaisante. Servir, dans un rituel profane érotique, à la jouissance de l'autre porte l'excitation à son comble mais ne permet pas toujours l'accès au plaisir de la fête. Le Loup pourrait se déguiser en voyeur ou en exhibitionniste, le Petit Chaperon rouge se ferait pourtant mordre; la violence du geste resterait imprégnée en elle et se répéterait sous les paupières, se fauflerait jusque dans ses rêves et ses récits. Des scènes de très grande tendresse, de compassion envers un ami malade tenteront d'effacer l'intrusion psychique

effectuée par le désir érotique de l'autre qui aurait fait d'elle un pur objet à son service. Ou encore l'auto-érotisme ramènerait à soi, juste à soi, hors du commerce de l'échange, un plaisir qui semble difficile à partager.

Si le Loup évoque les questions de la rencontre sexuelle, du trop proche dévorant, de la séduction, du fil du désir qui attache les êtres, il évoque aussi le trop loin de l'abandon, du rejet, de la perte ou du deuil. Toutes les séparations, toutes les pertes, petites ou grandes — le petit chien disparu, l'amour qui s'éteint, celui qui meurt — laissent des déchirures, des morsures, des griffures qui s'inscrivent dans la psyché ou sur la peau comme autant de blessures difficilement cicatrisables. Ces traces, comme des reliques, peuvent donner lieu à des pratiques souffrantes qui tentent, par la répétition érotisée, de garder vivant un fragment de ce dont on a dû se séparer. Il s'agit de rendre visible le caché et d'inscrire, dans la chair, à vif, à nu, un reste, une peine qui, autrement, risquerait de s'effacer. Blessure ordalique qui témoigne de la perte et, en même temps, qui incruste l'exister dans la force de l'éprouvé. Scarification parfois sanglante, automutilation toujours violente qui immobilise, en un culte privé, en un ressenti des plus intenses, le sujet dans la souffrance de la séparation, dans la refente infinie suturant le plaisir à la douleur de même que l'objet perdu à la perte. Toute jouissance ne comporte-t-elle pas une part de douleur parfois difficile à reconnaître, parfois difficile à sacrifier?

Le Petit Chaperon rouge illustre bien ce qu'écrit Bataille : l'érotisme est « *l'approbation de la vie jusque dans la mort* ». En musardant dans les bois, dans les rues, dans les bars, dans ses parcours disparates, le Petit Chaperon rouge éprouve la vie sous toutes ses formes. Elle nous enseigne que chaque rencontre, brisant la solitude, est porteuse de cette « *exubérance de la vie* » qui accompagne l'activité érotique et mène à une jouissance parfois saturée d'interdit, parfois dévastatrice de n'être rien d'autre que jouissance, parfois festive, parfois mortifère.

Faut-il, aujourd'hui encore, rappeler la moralité du *Petit Chaperon rouge* :

« *On voit ici que de jeunes enfants,  
Surtout de jeunes filles  
Belles, bien faites, et gentilles,  
Font très mal d'écouter toutes sortes de gens,  
Et que ce n'est pas chose étrange,  
S'il en est tant que le Loup mange.  
Je dis le Loup, car tous les loups  
Ne sont pas de la même sorte;  
Il en est d'humeur accorte,  
Sans bruit, sans fiel, sans courroux,  
Qui privés, complaisants et doux,  
Suivent les jeunes Demoiselles  
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles;  
Mais hélas! qui ne sait que ces Loups doucereux,  
De tous les Loups sont les plus dangereux? »*

Ce texte de la psychanalyste Marie Claire Lanctôt Bélanger a initialement été publié dans *Les Cahiers du Théâtre français*, vol. 6, n° 1, septembre 2006.



## EXTRAITS DE PRESSE

« Marie Brassard est une ensorceleuse. Elle envoûte au premier regard, au premier mot. Sa voix posée, douce, ronde nous hypnotise. Ses histoires nous soulèvent. Quel charisme! On la suivrait n'importe où. [...] Brassard arpente des espaces camouflés, méconnus ou mal aimés. Avec une douceur et une finesse qui rendent les choses lumineuses, elle apprivoise les peurs et la solitude, visite les méandres du désir, explore les fantasmes et les interdits. C'est par les changements de lumière et la trame sonore d'Alexander MacSween que se déploie la série d'univers apparentés. C'est par la voix de l'artiste, trafiquée par ordinateur, qu'apparaissent les êtres qui les habitent. Mais la technologie n'est pas seule, Brassard maîtrise admirablement son organe. Tout émerge de cette voix, de ses différentes respirations et énergies qui définissent un à un les personnages. En misant presque essentiellement sur sa voix pour les faire exister, la comédienne nourrit une belle ambiguïté : les incarne-t-elle tous ou ne les porte-t-elle pas, plutôt, tous en elle ? »

– Amélie Giguère, *Ici*, 2-8 juin 2005

« Pendant l'heure et demie (brève) que dure ce solo composé d'un entrelacs de récits, de monologues et de dialogues, Marie Brassard convoque une pléiade de personnages qu'elle incarne par le truchement d'un micro électronique lui permettant de moduler sa voix et d'emprunter tour à tour le timbre d'un enfant, d'un homme ou d'une femme. L'interprète n'a pas besoin de changer d'apparence : la métamorphose est fascinante et on y croit. Ainsi, le Petit Chaperon rouge, le Loup, la grand-mère, une fillette de six ans, une maîtresse d'école et quelques humains viennent livrer leurs parcelles de "réalités". Non seulement Marie Brassard fait-elle ce qu'elle veut faire, c'est-à-dire ouvrir des portes donnant sur des réalités parallèles insoupçonnées, mais elle invente une nouvelle façon de révéler la nature d'un personnage au théâtre. Cela découle du fait qu'elle innove également sur les plans narratif, dramaturgique et gestuel, mêlant l'humour au drame à travers un texte d'une richesse remarquable, misant sur les contrastes, jouant des hiatus les plus audacieux et proposant une poésie magique qui change les gestes en chorégraphie. »

– Solange Lévesque, *Le Devoir*, 1<sup>er</sup> juin 2005

« Sorceress. Wizard. Trickster. Montreal's Marie Brassard is all of these. Transcending the limitations of age and gender, she is alternately a little girl, a teacher, a gay man breaking up with his lover, a teenaged girl playing a dangerous game with a stranger, and the stranger. [...] Brassard weaves the stories together with linking words and phrases. Just when you wonder what on story has to do with another, a word or a phrase leaps out and instantly the connection is made. Her insights are startling. [...] Not to be missed, Brassard leaves the ordinary behind... »

– Jo Ledingham, *The Vancouver Courier*, May 11, 2005

« "I put a spell on you..." chante langoureusement Marie Brassard, allongée sur un tapis à poils longs tandis que son image légèrement trafiquée est projetée sur un grand écran. La comédienne ne dit pas faux. Plus captivante que jamais, elle nous ensorcelle avec une infinie douceur dans ce Peepshow qui donne autant à entendre qu'à voir. [...] Dans Peepshow, on retrouve à la fois le minimalisme narratif de La Noirceur et l'étrange onirisme de Jimmy, créature de rêve. Mais plus grand encore est le vertige du spectateur devant la fragilité de cette œuvre nouvelle, qui demande une précision technique inouïe. La créatrice nous rend complices du danger dans lequel elle s'est très volontairement jetée. »

– Ève Dumas, *La Presse*, 1<sup>er</sup> juin 2005

« The underlying message is disturbing: People live their lives in parallel, as if they are in corridors. Occasionally, there is a gap and two people connect for a moment of happiness, which may or may not be illusory. The 21<sup>st</sup> century is an age of loneliness. [...] Brassard's characters yearn to push through a door into a strange new reality. But even free will is self-limiting, she suggests. By making a choice, we cut off other possible experiences. [...] Underlying it all is Alexander MacSween's atmospheric soundscape—all elongated notes and restless percussion. But what's exciting and unusual is the way Brassard has used the traditional form of storytelling to explore the dark crevices of modern existence. »

– Robert Crew, *Toronto Star*, April 21, 2005



**BERNIER  
5H30**

Réalisation : Martine Sauvé

**90,7<sup>FM</sup>**  
PREMIÈRE CHAÎNE

[www.radio-canada.ca/ottawa-gatineau](http://www.radio-canada.ca/ottawa-gatineau)



Photo © Gabor Szilasi

## Texte, mise en scène et interprétation **MARIE BRASSARD**

**M**arie Brassard a fait ses études au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Depuis, elle s'est presque exclusivement consacrée à la création de spectacles de théâtre. Pendant plusieurs années, sa carrière a été intimement liée à celle de Robert Lepage. Elle fut co-auteur et interprète de *La Trilogie des Dragons*, *Le Polygraphe*, *Les Sept Branches de la rivière Ota* et *La Géométrie des miracles*. Elle a interprété les rôles de Lady Macbeth dans *Macbeth* et Ariel dans *La Tempête*. Ces pièces ont été présentées dans plusieurs villes d'Europe, d'Asie, d'Amérique et d'Australie.

En créant en 2001 sa propre compagnie, Infrarouge, Marie Brassard s'est dotée d'un véritable outil de création. Infrarouge s'est donné pour mandat de promouvoir la recherche et l'exploration de

nouvelles manières de créer le théâtre grâce à l'intégration de nouvelles technologies et à la collaboration avec des artistes de disciplines et origines diverses. Après deux productions qui ont fait d'elle une figure singulière du théâtre contemporain (*Jimmy, créature de rêve* et *La Noirceur*), Marie Brassard poursuit son œuvre urbaine avec *Peepshow*.

Au cinéma, on a pu la voir entre autres dans deux films réalisés par Robert Lepage, *Le Polygraphe*, qu'elle a co-scénarisé avec lui, et *Nô*, ainsi que dans *The Claim*, réalisé par Michael Winterbottom, *La Loi du cochon*, réalisé par Éric Canuel et, plus récemment, *Congorama* de Philippe Falardeau.

Actuellement, Marie Brassard développe un projet à Berlin qui sera créé là-bas en 2008.

Musique et conception sonore

## **ALEXANDER MACSWEEN**

**A**lexander MacSween a participé à de nombreux projets de film, de danse et de théâtre, notamment avec Sarah Bild, Estelle Clareton, Imago Théâtre, Robert Lepage, Montréal Danse, José Navas et Projet Porte Parole, ainsi qu'avec Marie Brassard dans sa précédente création, *La Noirceur*. Utilisant divers moyens technologiques,

il intègre fréquemment la voix humaine dans ses compositions. Cela lui a valu une invitation à donner des stages de formation en France et en Belgique. Comme batteur, Alexander MacSween s'est produit avec Paolo Angeli, The Nils et Sam Shalabi, et il fait partie de ce moment de la formation FoodSoon.

Scénographie et éclairages

## **SIMON GUILBAULT**

**S**uite à sa formation en scénographie au Québec, Simon Guilbault effectue un stage d'étude à l'école du Théâtre National de Strasbourg. Depuis, il œuvre principalement au théâtre où il crée plusieurs scénographies pour différentes œuvres québécoises originales. Parmi ses réalisations, notons son travail avec Dominic Champagne pour *La Caverne* et la création d'un environnement scénographique pour la musicienne Jorane lors de la tournée *16mm* en 2001. Il a également créé la scénographie des deux précédents spectacles solos de Marie Brassard, *Jimmy, créature de rêve* et *La Noirceur*. Il a été co-scénographe pour la conception de l'exposition muséographique *Les Génies de la mer*, qui, après avoir été présentée

au Musée national des beaux-arts du Québec en 2001, était reprise au Musée national de la Marine à Paris en 2003 et au Australian National Maritime Museum de Sydney en 2005. Il a également participé au Festival des Architectures vives à Paris en 2004 en créant une installation scénographique intitulée *Bubble-ville*.

Simon Guilbault signera la scénographie et les éclairages du spectacle *Les Entrailles* de Claude Gauvreau, dans une mise en scène de Joël Beddows, une coproduction du Théâtre la Catapulte et de la Scène Québec qui sera créée en avril 2007.

CENTRE NATIONAL DES ARTS  
THÉÂTRE FRANÇAIS  
Denis Marleau, directeur artistique  
06/07

# Jack et Jacques seront là

« Un classique à redécouvrir! Jacques Leblanc et Jack Robitaille forment un tandem du tonnerre [...]. »

– Pierre O. Nadeau, *Le Journal de Québec*

« Chapeau à *Godot!* Le spectacle est un bijou de drôlerie et d'intelligence. »

– Isabelle Porter, *Le Devoir*

« L'interprétation est impeccable [...] Un moment frisant la perfection, un enchantement pour les yeux, l'intelligence et le cœur. »

– Jacqueline Bouchard, *Spirale*



Photo © Jean-François Landry

## EN ATTENDANT GODOT

Texte Samuel Beckett Mise en scène Lorraine Côté

Avec Jacques Leblanc, Jack Robitaille, Denise Gagnon, Hugues Frenette et Lucien Ratio / Assistance à la mise en scène Hélène Rheault / Décor Christian Fontaine / Costumes Isabelle Larivière, assistée de Marie-France Larivière / Coiffures et maquillages Angelo Barsetti / Éclairages Sonoyo Nishikawa / Environnement sonore et machines à sons Pascal Robitaille / Accessoires Jeanne Lapierre / Une production du Théâtre de la Bordée

Théâtre du 12 au 16 décembre 2006 à 19 h 30

Billetterie du CNA (53, rue Elgin, Ottawa) : du lundi au samedi de 10 h à 21 h  
[www.nac-cna.ca](http://www.nac-cna.ca) Tarifs de groupe et forfaits : (613) 947-7000, poste 384 ([grp@nac-cna.ca](mailto:grp@nac-cna.ca))



ticketmaster  
613-755-1111

LeDroit

90.7  
PREMIÈRE CHAÎNE



CENTRE NATIONAL DES ARTS  
THÉÂTRE FRANÇAIS  
Denis Marleau, directeur artistique  
06/07



Photo © Gabor Szilasi

Entrer dans les *Forêts* de Wajdi Mouawad, c'est partir pour un grand voyage qui remonte et remoule le temps.

## Il est encore temps de vous abonner

Présentez votre billet de *Peepshow* au Bureau des abonnements et nous déduirons le coût du billet de votre abonnement.

### EN ATTENDANT GODOT

Samuel Beckett  
Lorraine Côté

### TRACES

les 7 doigts de la main

### VIVRE

Virginia Woolf  
Brigitte Haentjens

### OXYGÈNE

Ivan Viripaev  
Galina Stoev

### FORÊTS

Wajdi Mouawad

### LÈVRES

Pierre Lebeau

Demandez ou téléchargez notre brochure de saison  
(613) 947-7000, poste 620 ou [www.nac-cna.ca/abonnements](http://www.nac-cna.ca/abonnements)



CENTRE NATIONAL DES ARTS  
NATIONAL ARTS CENTRE



## CENTRE NATIONAL DES ARTS

Président et chef de la direction **Peter Herrndorf**

### ÉQUIPE DU THÉÂTRE FRANÇAIS

Directeur artistique **Denis Marleau**

Directeur administratif **Fernand Déry**

Adjoint du directeur artistique **Paul Lefebvre**

Coordonnatrice administrative **Lucette Dalpé**

Chargée de projets **Émilie Langlois**

Programmation enfance/jeunesse **Benoît Vermeulen**

Coordonnatrice enfance/jeunesse **Andrée Larose**

Agent de communication et de relations médiatiques **Guy Warin**

Agente de marketing **Hélène Nadeau**

Agente de marketing associée **Jennifer Covert**

Coordonnatrice marketing **Odette Laurin**

### ÉQUIPE DE PRODUCTION

Directeur de production **Alex Gazalé**

Directeur technique **Xavier Forget**

Assistant directeur technique **Aaron Newbert**

Assistant à la production **Scottie Mitchell**

Chef menuisier **Doug Orr**

Coordonnateur des costumes **Norman Thériault**

Coordonnatrice des accessoires **Victor Elliott**

Perruquière **Sandra Harris**

Administratrice de production **Lucie Bélanger-Hughson**

Adjointe administrative **Shanan Hyland**

### ÉQUIPE DU STUDIO

Chef du Studio **Jim Reynolds**

Assistant **Denis Rochon**

### ÉQUIPE D'INFRAROUGE

Directrice artistique **Marie Brassard**

Directrice administratif **Céline Lessard**

Directeur général **Menno Plukker**

Directeur de production **Richard Desrochers**

---

## Vos commentaires

Si vous souhaitez communiquer avec le Théâtre français ou si vous désirez nous transmettre vos commentaires, veuillez communiquer avec Guy Warin, notre agent de communication, en composant le **(613) 947-7000, poste 759**, ou en lui écrivant à [gwarin@nac-ena.ca](mailto:gwarin@nac-ena.ca).

## Devenez cybermembre

Pour recevoir des avis électroniques du Théâtre français et ainsi profiter d'annonces de dernière minute ou de promotions spéciales, devenez cybermembre en vous inscrivant au [www.nac-ena.ca/fr/emaillists](http://www.nac-ena.ca/fr/emaillists).